

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 8 (1980)

DOI: 10.11588/fr.1980.0.50454

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

dem Wege zur allmählichen Entwicklung einer Gesamtübersicht über die geistig-politischen Auseinandersetzungen in der ersten deutschen Republik mögen ferner Untersuchungen über alle hochschulpolitischen Gruppierungen, insbesondere auch von sozialistischer, deutschnationaler und allgemein konservativer Seite, sinnvoll erscheinen. Die vorliegende Arbeit dürfte durch ihre differenzierende Argumentationsweise einen neuen Maßstab gesetzt haben. Sie stellt einen grundlegenden Beitrag zur Geschichte des Verhältnisses von Politik und Intelligenz in der Weimarer Republik dar.

Reinhard BOLLMUS, Trier

Klaus HILDEBRAND, *Das dritte Reich*, München, München (R. Oldenbourg Verlag) 1979, 244 p. (Oldenbourg Grundriß der Geschichte, 17).

Les ouvrages de la collection »Oldenbourg Grundriß der Geschichte« se présentent selon un plan qui rappellera au lecteur français celui de la »Nouvelle Clio«: d'abord un exposé des faits, ensuite une discussion des principaux problèmes d'interprétation, enfin une bibliographie sélective. Le volume concernant le Troisième Reich a été confié à Klaus Hildebrand, bien connu pour sa tentative d'interprétation logique de la politique étrangère d'Hitler. Disons tout de suite que l'auteur n'a pas cédé à la tentation de privilégier son propre domaine de recherches, et que tous les aspects de l'Allemagne nazie, ainsi que toutes les controverses entre historiens du nazisme, reçoivent un éclairage équilibré. Mais bien évidemment K. H. ne pouvait garder une impartialité glacée dans le résumé de ces controverses, ni cacher sa méfiance, parfois même son impatience, devant certaines »théories du Fascisme«, marxistes ou autres. L'avantage, c'est que nous ne nous trouvons pas devant un manuel dépersonnalisé. L'inconvénient, c'est que ce genre hybride, et nouveau, du manuel à thèse(s) reste d'une lecture difficile, surtout comprimé dans un cadre restreint qui impose de nombreuses ellipses et allusions, raccrochées au fil du discours par de longues parenthèses.

La première partie, présentée comme un simple récit, accorde en fait une belle part aux commentaires théoriques, issus soit des ouvrages antérieurs de l'auteur, soit des interprètes qu'il approuve. Conformément à une habitude qui se répand parmi les historiens allemands, la période apparemment courte du Troisième Reich est subdivisée en quatre phases de trois ou quatre ans chacune. Pour la première, la politique intérieure est examinée d'abord, puis les initiatives diplomatiques; pour les trois suivantes, l'ordre est inversé, soulignant la thèse qu'Hitler est d'abord un stratège de l'expansion, que ses idées sur l'avenir de l'Allemagne dans le monde commandent sa politique intérieure, même s'il apparaît parfois des interactions ou des contradictions. Au risque de trahir cette thèse majeure du livre, et pour faciliter la tâche presque impossible de résumer un résumé, osons séparer les deux domaines. A l'intérieur, le régime nazi passe successivement par le chaos, le dualisme, le fascisme partiel puis total. Mais même cette cristallisation apparente, à partir de 1936, n'exclut pas les faiblesses internes: ainsi le souci de ménager l'opinion populaire, avant et même pendant la guerre, freine les plans des militaires pour restreindre la consommation civile, empêche l'organisation d'une guerre longue, et impose comme fatalement la guerre-éclair. Lorsque cette conception cohérente devient intenable après Stalingrad, la mobilisation économique prend toute son ampleur, mais parallèlement les forces destructives de l'idéologie acquièrent une autonomie croissante: il est bien connu que la destruction des sous-races fait obstacle à une conduite rationnelle de la guerre. C'est donc au dualisme qu'il faut revenir en conclusion.

Sur ce qui concerne diplomatie et stratégie, le livre garde évidemment l'aspect de démonstration logique des précédents ouvrages de K. H., à ceci près que la nécessité de faire bref plonge parfois le lecteur dans l'incertitude. Ainsi Hitler est présenté comme hanté en permanence par la

recherche de l'alliance anglaise; lorsqu'il lui arrive de menacer la Grande-Bretagne, ce virage est réduit par K. H. à une simple péripétie, à une feinte tactique destinée à se rapprocher de l'objectif inchangé. A partir de 1940, notre auteur reprend les analyses d'Andreas Hillgruber, bien connues sous le slogan de «plan par étapes» (Stufenplan): Hitler envisage une étape d'entente avec la Grande-Bretagne permettant l'attaque de l'URSS, et ensuite, mais dans un avenir pas trop lointain, une étape de guerre navale et mondiale contre les puissances anglo-saxonnes; mais il arrive à certains moments, par exemple entre la défaite de la France et l'entrée en URSS, que la deuxième étape passe en premier dans les plans d'état-major, sous l'influence provisoire de tel ou tel lobby militaire, naval ou diplomatique . . . On suit avec intérêt ces efforts pour rationaliser une stratégie que trop de témoins, pour excuser leur naïveté, et trop d'historiens, par paresse intellectuelle, avaient simplement qualifiée de démentielle. Mais, en attendant d'autres recherches encore plus approfondies, l'image de ce maître absolu, de ce théoricien implacable, qui périodiquement se laisse balloter par les événements et par son entourage, reste bien, il faut le dire, une hypothèse de travail à demi convaincante.

La deuxième partie du livre – «Problèmes fondamentaux et tendances de la recherche» – commence comme une histoire de l'histoire du nazisme. K. H. a bien raison de relever l'extrême intérêt des analyses qui ont été publiées, en Allemagne puis à l'étranger, au temps-même du nazisme: théories marxistes du Fascisme, théories libérales du Totalitarisme, théories (issues le plus souvent de l'école de Francfort) du Dualisme. Malheureusement il abandonne cette perspective historique pour classer les controverses plus récentes tantôt dans de simples tiroirs (le régime intérieur, la politique extérieure . . .) tantôt autour de deux pôles accouplés (Hitler et le Fascisme européen; l'économie, le Parti et le Reich). Cette structure bipolaire permet, certes, d'atteindre le cœur des discussions, au-delà des détails d'érudition et des divergences superficielles, mais elle impose à l'auteur de revenir plusieurs fois sur les mêmes écoles de pensée, et ces détours ou retours ne sont pas sans désarçonner le lecteur qui n'a pas lu directement les ouvrages ainsi opposés. Le débat autour du concept de Fascisme est de surcroît passablement obscurci par la multiplicité et la complexité des écoles, puisque sous cette étiquette sont présentées, ou plutôt critiquées, l'interprétation marxiste-léniniste, la théorie de la modernisation, la phénoménologie d'E. Nolte, et les différents modèles «fonctionnels-structurels». Il est vrai que K. H. leur adresse à toutes les deux mêmes reproches: sous-estimation du rôle de la personnalité d'Hitler, et sous-estimation des originalités nationales dans la configuration des différents types de Fascismes. De ces écoles ou groupes d'écoles, c'est le marxisme qui reste l'objet des critiques les plus âpres; l'auteur affirme même (p. 148) sans détours que le marxisme ne lui semble intéressant que dans sa variante Thalheimer, celle qui rapproche le Fascisme du Bonapartisme et insiste sur l'autonomie du politique par rapport aux structures sociales. C'est faire bon marché de l'apport des plus récents historiens de RDA à l'histoire des groupes monopolistes pendant la guerre, apport qui est d'ailleurs salué – discrètement – dans d'autres chapitres. Une historiographie rigoureuse devrait s'abstenir de cette succession de refus abrupts et de légers repentirs.

Par contre les chapitres consacrés à l'économie et à la structure interne du régime resteront comme des modèles du genre, soit parce que les problèmes abordés sont moins abstraits, soit parce que la littérature est ici d'une exceptionnelle qualité, soit enfin (c'est particulièrement net en histoire économique) parce que les historiens de l'Ouest et de l'Est, non contents de polémiquer, s'appuient les uns sur les autres pour progresser. Le lecteur tirera grand profit de la description des quatre phases de la politique économique, et de la controverse sur la «polycratie» où, si l'on fait abstraction des extrêmes, les deux camps exposent leurs thèses avec infiniment de nuance. Non qu'il se dégage, sur aucun de ces points, un véritable consensus: les passages où K. H. n'hésite pas à écrire: «Tout le monde est aujourd'hui d'accord pour penser que . . .» ne sont que des pétitions de principe. Il y a à cette persistance des oppositions théoriques au moins une raison fondamentale, c'est qu'elles recouvrent des oppositions politiques, non seulement entre Ouest et Est, mais entre conservateurs, libéraux, socialistes et

membres de la «Nouvelle Gauche» en RFA. K. H. ne le dit pas expressément, mais il fournit à plusieurs reprises des citations bien éclairantes: la théorie du Totalitarisme peut servir de défense et illustration des institutions de Bonn, l'analyse structurelle, marxiste ou non, peut s'accompagner d'une critique de la société capitaliste. Nous n'en regrettons que davantage de voir K. H. renoncer à une véritable histoire de l'histoire du nazisme en RFA de 1945 à nos jours; il est vrai qu'un historien allemand serait trop impliqué dans les controverses pour écrire cette histoire, et qu'un étranger manquerait de connaissances sur les tenants et aboutissants. Mais cet arrière-plan idéologique, regrettable quand il rend les discussions hargneuses, fructueux quand il affine les critiques, démontre s'il en était besoin que le nazisme reste une question d'actualité.

Un mot enfin pour signaler l'intérêt de la bibliographie. 78 numéros pour les sources, 525 pour la littérature secondaire, c'est évidemment le résultat d'une sélection rigoureuse. On est surtout frappé par l'abondance de la recherche récente: les deux tiers au moins des titres cités datent des quinze dernières années, qu'il s'agisse de publications allemandes ou anglo-saxonnes. Nouvelle preuve de l'actualité du problème.

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg

Wolfgang MICHALKA (Hg.), *Nationalsozialistische Außenpolitik*, Darmstadt 1978, 579p. (Wege der Forschung, 297).

La multitude d'articles et de livres parus sur la politique étrangère de l'Allemagne sous le régime nationalsocialiste n'est presque plus à évaluer. Le but du présent livre qui est présenter les tendances principales de la recherche historique dans ce domaine par une vingtaine d'articles écrits entre 1957 et 1977 est d'autant plus méritoire. Le livre recueille d'une part des articles qui ont déjà été publiés – et dont quelques-uns ont déjà leur propre histoire, comme celui de Hugh Redwald Trevor-Roper de 1960 sur les buts de guerre d'Hitler – et d'autre part des contributions originales. La première partie du livre est consacrée aux problèmes fondamentaux de la politique étrangère nationalsocialiste, la deuxième met l'accent sur les événements importants, les tournants décisifs et des points d'intérêt particuliers, tout en procédant chronologiquement. Le but essentiel reste de montrer l'état actuel de la recherche sur la politique étrangère du Troisième Reich.

Les trois premiers articles présentent trois solutions différentes à une question principale: Quels étaient les objectifs de la politique étrangère, la guerre étant englobée comme moyen et quelles en étaient les limites.

L'idée de commencer par l'article de TREVOR-ROPER était assurément bonne. Son modèle d'interprétation a marqué toute une fraction de la recherche ultérieure. Il apportait sur la politique d'Hitler un jugement différent de celui qui avait marqué la recherche de l'après-guerre. Au lieu du politicien opportuniste, sans scrupules et sans morale, sans plan intelligible et logique – comme l'avait dépeint Bullock dans sa biographie, qui n'a pourtant rien perdu de son actualité et de sa grande qualité – Trevor-Roper démontre qu'Hitler avait tout au long de sa «carrière» des buts constants et bien définis: l'expansion vers l'est, la conquête du «Lebensraum» et que tout le reste n'étaient que des moyens pour atteindre cet objectif (comme la campagne contre la France). A partir de cet article toute une «école» s'est développée analysant le «programme» d'Hitler et ses implications sur la politique. C'est aussi l'objet des deux articles suivants. La contribution de Dietrich AIGNER contredit les recherches qui avaient mis en évidence un plan qui visait dès le début la domination du monde et qui avaient fait d'Hitler «l'architecte» de cette domination, comme l'a fait Jochen THIES, auteur du troisième article.<sup>1</sup> Aigner ne voit dans les

<sup>1</sup> Jochen Thies a récemment publié sa Thèse doctorale, dont le titre provocateur «Architekt der Weltherrschaft» se réfère – d'une façon évidemment équivoque – aux plans architecturaux d'Hitler.